

Préface

R. I. MOORE

Au moins jusqu'à la fin du xx^e siècle, les chercheurs pensaient que les personnes condamnées ou accusées d'hérésie dans l'Europe médiévale étaient des gens qui, malgré une correction, persistaient à adhérer publiquement à des doctrines contraires à l'enseignement de l'Église. Cet enseignement avait été défini dans l'Antiquité tardive par les Pères de l'Église et affiné au fil des siècles par des conciles qui condamnaient les nouvelles erreurs et déviances à mesure qu'elles apparaissaient, et les anciennes à mesure qu'elles réapparaissaient. Un récit de « l'hérésie et de l'Inquisition » construit sur cette base à partir d'un ensemble relativement restreint de textes reproduits dans les grandes collections documentaires des xviii^e et xix^e siècles a été accepté dans ses grandes lignes par les historiens de toutes tendances – non seulement par les protestants et les catholiques, mais aussi, par exemple, par les marxistes de la puissante école est-allemande du milieu du xx^e siècle. On tenait pour acquis que ceux qui étaient décrits ou condamnés comme hérétiques étaient effectivement tenants des croyances qu'on leur attribuait et qu'ils s'organisaient en sectes et en factions en fonction de celles-ci.

En bref, les récits relatifs à l'hérésie au Moyen Âge, quelle qu'en soit la nature, étaient traités comme échappant aux principes ordinaires de la critique historique tels qu'ils s'étaient développés à l'époque des Lumières aux xvii^e et xviii^e siècles et avec la mise au point de l'« histoire scientifique » dans les universités du xix^e siècle. L'application occasionnelle et exceptionnelle de ces principes – par Arsenio Frugoni et Gabriele Zanella en Italie, ainsi que par Robert-Henri Bautier en France – a produit des révisions fondamentales. Néanmoins, ce n'est que dans les années 1990 qu'un groupe d'éminents chercheurs français, déconcertés par la diversité des contextes dans lesquels des affirmations et des accusations identiques avaient été formulées, ont entrepris un examen systématique de l'origine et de la transmission des textes dans lesquels elles étaient conservées. Le résultat, publié sous le titre *Inventer l'hérésie ?*, fut la mise à bas du récit conventionnel selon lequel ce serait la diffusion d'une hérésie dualiste organisée aux xi^e et xii^e siècles qui aurait contraint l'Église à créer l'Inquisition et ses

mécanismes de répression et de contrôle social. Désormais, nous rejetons l'idée d'un « catharisme » inspiré du bogomilisme byzantin comme une construction des écoles du XII^e siècle et de l'imagination cistercienne, et cherchons plutôt les sources de l'hérésie et des accusations d'hérésie parmi les tensions, les querelles et les conflits associés au « réveil évangélique » du XI^e siècle et, surtout, dans la réforme et la réaffirmation de la papauté romaine qui l'a accompagnée.

En nous apprenant que les attentes et les perceptions des accusateurs, et donc les documents qu'ils ont créés, ont été façonnés par leurs héritages intellectuels, ainsi que par leurs propres inquiétudes et les rivalités et conflits dans lesquels ils étaient engagés, le débat lancé par *Inventer l'hérésie?*, ainsi que les publications des chercheurs qui y sont associés et celles de leurs étudiants, ont transformé l'histoire de l'hérésie elle-même en une étude beaucoup plus riche et révélatrice. Il ne s'agit plus seulement d'une discussion pour savoir si les obscures spéculations théologiques d'un intellectuel surexcité ou d'un groupe de paysans mécontents ont dévié de la voie tracée par l'Église, mais d'un nouvel instrument pour comprendre les processus changeants d'auto-identification sociale et les fluctuations dans les relations de pouvoir qui les régissent.

Mais toute révolution a un coût. Comme le fait remarquer Alessia Trivellone dans son introduction à ce volume, en rejetant le dualisme byzantin comme source de l'hérésie occidentale, nous avons également abandonné une longue tradition latine, elle-même fortement renforcée par les polémiques de la réforme pontificale, qui consistait à considérer l'Orient grec comme une source d'hérésie : ce faisant, nous avons confiné le débat à l'étroit forum de la Chrétienté latine. Pourtant, les questions qui ont donné lieu à la révision de l'approche de l'hérésie sont universelles. Il est toujours nécessaire de se demander non seulement quelles sont l'origine et la valeur des sources qui transmettent les dénonciations de l'hérésie, mais aussi quels héritages intellectuels, sociaux et politiques, et quelles préoccupations collectives et personnelles ont pu inspirer les accusateurs. Dans les mains d'Alessia Trivellone et de ses collègues, l'unité de la Chrétienté médiévale en tant que champ d'étude, de fait perdue avec l'abandon de l'idée d'un lien entre « bogomiles » et « cathares », revient maintenant selon une conception beaucoup plus sophistiquée, fondée non pas sur la diffusion fantaisiste d'enseignements « hérétiques », mais sur l'application des éléments essentiels de la méthode historique aux formes et au fonctionnement de chaque cas, ainsi qu'à sa mise à l'écrit dans les sources. Mais les auteurs de ce volume ont fait davantage. Ils ont remis en lumière un monde plus vaste de la Chrétienté médiévale, en l'élargissant considérablement. Ce volume s'étend en effet bien au-delà des sphères d'influence traditionnellement reconnues des Églises grecque et latine, pour englober les communautés chrétiennes de toute l'Afro-Eurasie, de l'Antiquité à la fin du Moyen

Âge. Ce faisant, il montre comment un examen habile et rigoureux des mécanismes fondamentaux d'identité et d'exclusion que constituent les accusations d'hérésie peut se révéler une brique essentielle de l'historiographie mondiale actuellement en cours de construction.

Février 2023

Traduit de l'anglais britannique par Thomas Granier et Alessia Trivellone